

L. D'ASCO

ÉDITEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Départements. 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

L'AFFAIRE DU BOULEVARD ROCHECHOUART

BOUTIQUES D'AMOUR ET DE PARFUMERIE — L'AMOUR DES BÊTES

Tirage Justifié :

52.000 N^{OS}

CINQUIÈME ÉDITION

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

Clémentine Grosjean

JOUANITA LA GOULEUSE

BOUTIQUES D'AMOUR

ET DE PARFUMERIE

La plus variée de toutes les industries est l'industrie d'amour. Du reste, Paris est une ville de ressources. Les femmes qui ne veulent rien faire trouvent toujours à s'occuper. Les croqueuses de cœur y sont des artistes. Elles prennent toutes les formes, car, avant toute chose, elles sont comédiennes. Tantôt ingénues, tantôt grandes dames, tantôt excentriques, parfois très simples. Je ne sais plus laquelle fit florès avec un bonnet blanc. Un jour, elles ont mis un tablier de percale et une sacoche, au soir, une fleur dans leurs cheveux, au milieu d'un comptoir quelconque. D'aucunes ont des croisées qui ressemblent à des chapelles de mai, que les petites filles élèvent au coin des portes-cochères, pour la gloire de Marie-Immaculée.

On en rencontre beaucoup, des soirs d'été aux Champs-Élysées des vierges à la chaise; elles écoutent, recueillies. On les prendrait pour des veuves, si l'on ne se doutait qu'elles sont des filles. Il leur arrive de profaner jusqu'à leur maternité et de s'attacher, jeunes nées radieuses, avec un bébé, dans la foule. C'est le bébé qui donne son piquant au salon. C'est le petit morceau de bébé qui rehausse le prix du grand lit de maman. Il est dans l'alcôve, tout près, on dit à son chérubin : « mon ange! » comme à son amant. Quand vient le vieux monsieur — un roué, cependant, que cette explosion de tendresse maternelle déconcerte — on l'embrasse furieusement ce bébé, sur la bouche, sur les yeux, on mange ses petites mains; on le laisse fouiller dans le peignoir, qu'il ouvre, cet innocent qui, ayant toutes les ingénuités, tous les adages. Et le vieux monsieur, voit cette jeune femme, dans son triomphe de mère, impudique et voluptueuse, plus troublante dans les caresses données à son fils — que la prostituée dans celle donnée à son homme.

Mais toutes ces fleurs de la serre chaude parisienne ne sont rien. Leurs inventions sont surannées, il y a mieux. De savantes jeunes femmes, ingénues, modestes ou parfumées ont ouvert des comptoirs, des magasins sur rue, et comme leur marchandise ne doit s'acheter que par les femmes — elles n'ont que des hommes pour clients.

C'est dans un quartier de Paris joyeux que s'ouvre la boutique. La maison ressemble à toutes les autres. C'est rue St-Lazare — cette appellation de St-Lazare évoque une idée de prison spéciale en harmonie avec le sujet — un magasin de lingerie, sans grand luxe extérieur. La montre est composée de ces riens que la femme achète : des layettes souchées, des dentelles au crochet, tous les bibelots légers de l'industrie parisienne. On a eu l'esprit de placer dans la vitrine, des vêtements d'enfants — très épaïs — qui font un rideau à prix fixe. On ne voit dans la boutique que par les glaces de la porte. Il y a toujours de jolies filles qui sourient : ce sourire est une marchandise, c'est, du reste, la seule marchandise à peu près passable de l'établissement.

Les sergents de ville connaissent ces élégantes ouvrières qui travaillent en public. Ils ont un pli bon garçon dans leurs moustaches quand ils passent. Elles sont très avenantes pour l'autorité. Puis les sergents de ville sont les maîtres du trottoir. Ce trottoir les fait rêver.

Le magasin ressemble aux autres. Peu de paquets; de comptoirs encombrés, souvent une jeune fille qui coud, le front baissé, timidement. Elle a l'air candide. Une vierge? Elle gagne trente sous par jour; sa robe vaut trois cents francs. On dit qu'elle demeure rue Rougemont, dans un entresol bleu; elle ignore le prix du loyer. Aux yeux de certains, c'est la seule chose qu'elle ignore. Paris est la ville sceptique, il ne croit à rien, pas même à la vertu de

cette ouvrière. Il dit que cette Jenny n'est autre chose que Margot.

Au fond du magasin une porte est toujours ouverte. Elle donne sur un très joli salon. Il est meublé avec goût. Beaucoup de canapés, des glaces, un piano; dans un vase bizarre, une plante des tropiques. C'est le véritable atelier de la maison de lingerie. Seulement, quand les ouvrières entrent là, elles laissent sur le comptoir les travaux commencés. Les profanes ne savent pas ces choses; un général, qui fut trois fois vainqueur, s'en amuse. Comment se douter? le numéro de la maison ne dépassé pas la grandeur normale.

Il y a même l'adresse sur le Bottin. La patronne paie des contributions; elle a une patente de cinquième classe. Très bien avec les employés du fisc, jamais elle ne reçoit d'avertissement, elle s'acquitte correctement envers l'Etat. On peut faire traite sur elle. Ses affaires se chiffrent par milliers. Elle vend à des messieurs qui n'en ont que faire de très jolis mouchoirs brodés; ils valent vingt sous; ils donnent 20 fr., mais madame ne rend pas la monnaie.

J'avais pour voisin à Montrouge, une famille de braves gens; le père était colleur d'affiches; la mère était morte; il restait trois enfants, trois filles: l'aînée, qui s'appelait Marie, avait dix-huit ans; une petite mère comme on en rencontre à Paris, grave et joyeuse, acceptant, avec courage sa tâche difficile. Un jour, l'ouvrage manqua; elle alla dans les grandes maisons de la rue du Sentier, mais c'était la morte. Rien à faire. Elle passa, par hasard, devant un magasin de la rue des Martyrs. Toutes les ouvrières travaillaient; elle les vit à travers la glace. Elle entra résolument. A son arrivée, la patronne se leva. C'était une femme de vingt ans cette patronne, qui avait au cou un médaillon en diamant, retenu dans un velours noir. Ses joues étaient enfarinées de poudre de riz. Une autre que Marie eût reconnue une cocotte; cette cocotte lui sembla une femme comme il faut. Du reste, elle avait cet air impérieux qui impose.

Elle s'expliqua simplement. — Madame, je suis très bonne ouvrière; je vois qu'on travaille beaucoup dans votre magasin. Si vous avez de l'ouvrage, vous pourriez m'occuper, je vous rendrais de grands services.

La dame pensa : « Petite bête! » Elle inspecta la nouvelle venue. Très candide, pâle sans poudre et rose sans carmin. Vraiment, cette ouvrière-là manquait dans son équipe. Elle répondit tout haut : — Mademoiselle, vous êtes trop inexpérimentée; notre travail est spécial; vous ne sauriez pas...

— Oh! madame! si on peut dire! j'ai travaillé pour la maison Marix, pour Bernoud, Morlet et Compagnie, pour les sœurs Courtois. Je fais le point perdu; je couds comme on perle. Je veille la nuit et travaille comme au jour. C'est moi qui ai brodé tous les chiffres du trousseau de Mme la comtesse d'Argillière, qui vient d'épouser le prince de Serbie. Le trousseau a été exposé durant six jours, dans la grande maison de blanc du boulevard des Capucines. Occupez-moi, vous verrez ce que je sais faire. Je demande à gagner peu...

Madame la patronne eut une moue dédaigneuse. — Madame vous doutez... au bout de huit jours vous ne doutez plus. Je puis faire tout ce que je dis, même davantage...

Derrière elle, l'ouvrière blonde, Rosa Pepin, et l'ouvrière brune, Marthe Celty, se regardèrent en souriant. La blonde Rosa faillit étouffer, chaque éclat soulevait sa poitrine qui dansait dans un corsage très tendu.

Et Marie — Marie de Montrouge continuait devant la patronne distraite. — Je vous en prie; je suis toute seule, mes petites sœurs ont besoin. Oh! ce serait une bonne action que vous feriez madame! je donnerai du travail, c'est presque me faire l'aumône.

Je dirai aux petites votre nom, en leur donnant du pain. — Mon Dieu, je vous entends, ma pauvre fille, mais je ne puis rien faire pour les pauvres. J'ai mon personnel.

Le cœur gros, sans trouver une parole, Marie alla vers la porte qu'elle entra ouvrit. A ce moment, deux vieux messieurs regardaient; ils s'éloignèrent en clignant de l'œil. Le grand disait à l'autre : « Pas mal! l'ingénue! » Et sa langue épaisse claqua dans sa bouche sans dents.

La patronne se ravisa, elle avait entendu la réflexion des passants bien mis qui avaient inspecté sa boutique. Elle dit, avec un air distrait, en plissant une jupe qui n'en avait pas besoin.

— Si, encore, ma petite, vous aviez de quoi vous mettre. On travaille en toilette, ici.

Marie avait sa plus belle robe : sa robe desdimanches. On l'avait achetée chez Crépion, par abonnement. Elle n'avait jamais revêtu mieux. Elle regarda les ouvrières du magasin. Des princesses, de vraies princesses. Pour la première fois, elle eut honte et rougit d'elle-même.

— On pourrait s'arranger, ma petite. Je vous avancerais le costume et le retiendrais sur la moitié de vos appointements.

La bonne parole, elle se sentit transportée : c'était le retour à la vie heureuse. Sa pensée rapide alla jusqu'au petit logement de Montrouge; elle vit ses petites sœurs sautant de joie, son père radieux. Et timide, embarrassée, émue, ne sachant avec quel mot peindre sa reconnaissance, elle ne trouva qu'une phrase banale : — Oh! madame que vous êtes bonne.

Quand elle fut sortie. Marthe ne put s'empêcher de dire : « Elle est rien dinde, celle-là! »

Rose allait répondre, mais un client entra.

.. Dans le magasin de la rue des Martyrs, il y avait une ouvrière de plus. Marie travaillait consciencieusement — comme les autres. La première fois, ça avait été un étonnement, elle avait voulu fuir, mais Madame lui avait dit : « C'est bien, ma fille, vous pouvez partir, mais voici votre note : « Doit, Mlle Marie, une robe façon comprise : 600 fr.

Six cents francs! Ce chiffre la glaça : on allait vendre chez elle le petit mobilier si péniblement acquis. On allait jeter les petits sur le pavé. Et la colère du père! Il n'était pas bon, le colleur d'affiches, quand on le contrariait. Il commençait à boire, du reste. Elle pleura : ce fut tout.

Maintenant, en dépit de la patronne, de Marthe, de Rose, de Désirée, une nouvelle très languoureuse, d'Alice, vive comme une Espagnole, toute la vente est pour Marie.

Marie était dans le petit salon, au fond, sur sa chaise, traînait sa broderie. Les rideaux — de lourds rideaux grenat, étaient tirés. Ces dames causaient, en regardant fréquemment dans la rue. Il était cinq heures, l'heure des buveurs d'absinthe et des tripoteurs de Bourse — et des tripoteurs de femmes. Un homme entra, en blouse, coiffé d'une casquette, et se découvrit. L'aspect sévère et élégant du magasin l'embarrassa. Il avait ouvert la porte avec colère, mais une fois entré, sa colère était tombée. Des dames si belles, ça fait quelque chose de les regarder! La patronne se leva, étonnée, d'un regard dédaigneux, elle interrogea l'ouvrier. Il tourna sa casquette dans ses doigts :

— Demandez pardon, mesdames... mais faites excuse... j'ai une fille... ma fille : Marie. Elle travaille ici. Des gens... oh! des gens qui ne savent pas, peut-être bien! des gens qui se mêlent des affaires des autres... m'ont dit : « Vous savez, votre fille fait la... Comprenez? Ça m'a tourné le sang. J'ai dit : Bon Dieu de bon Dieu!... Dam! on est pauvre, mais on a de ça... Je dis pas que c'est vrai, seulement on m'a expliqué... que des messieurs venaient... et... oh! c'est pas vrai... où donc qu'est Marie, madame... ?

La patronne interloquée tout d'abord se remit et presque hautaine, elle répondit : — Monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire. Nous occupons votre demoiselle, elle travaille assez bien, nous sommes contents d'elle. Voici son ouvrage sur la chaise.

— Bien. Alors, où donc qu'elle est ? — Elle est sortie.

— Mais je veux la voir. — Il devenait encombrant, ce vieillard, qui réclamait sa fille. Il fallait l'éloigner. Elle dit agacée.

— Enfin, mademoiselle est sortie, elle a dit qu'elle allait chez elle. Elle est chez vous... monsieur. C'est tout ce que je puis vous dire. Je n'ai pas à veiller sur la vertu de votre fille.

Le bonhomme crispa le poing et serra les dents. Un instant, il réfléchit : « C'est bon. » grogna-t-il. Il avait remis brusquement sa casquette sur la tête; il allait sortir.

Le rideau du fond s'ouvrit et Marie apparut, entourée de ses bras le cou d'un élégant boulevardier; elle ne vit pas son père. Et, souriante, elle dit à l'homme : « Tu es bien mignon... mais ne sois pas si rare... ! » L'homme sortit, sans regarder le colleur d'affiches, pétrifié sur le seuil.

Marie l'aperçut, elle chancela; le bonhomme alla vers elle, et, la rage à la bouche, il lui cria trois fois : « Catin! » Elle s'évanouit.

Alors, allant vers la patronne, immobile dans son comptoir, il prit sa gorge si blanche dans ses mains velues, il la serra à l'étrangler. Les autres femmes s'enfuirent épouvantées. On entendit les cris désespérés de la négociante en lingerie; des agents vinrent qui emmenèrent l'ouvrier.

Il a été condamné à deux mois de prison. Sa fille a changé de boutique. Cette histoire n'est pas un conte. Ceux qui achètent de gants rue des Martyrs la pourraient dire s'ils l'osaient.

.. Personne n'a encore démasqué le commerce de ces femmes. On le sait, la chose est publique... On désigne ces boutiques-là en flânant dans la rue ou dans le passage. Elles vendent, elles ont de quoi vendre, — outre leur corps. La marchandise avouable

est le prétexte de l'autre. La loi autorise certains couvents de vierges folles; la loi ne s'occupe des boutiques en question qu'au point de vue de la patente. Il y a des traites à échéance.

Ces dames sont pratiques. Le malheur, c'est que des jeunes filles qui ne savent pas viennent travailler là. On les vole, — un vol qui est un viol. Peut-être pourrait-on faire une enquête sur ces magasins de lingerie, de parfumerie, de modes, — ne serait-ce que pour faire respecter les vrais magasins où sont de vraies ouvrières. Le soupçon s'étend sur toutes les maisons qui occupent des jeunes filles visibles de la rue. L'honneur de ces jeunes filles vaut que nos dirigeants s'occupent des marchandes de lingerie pour dames — qui ne travaillent que pour les messieurs.

Il y a de ces boutiques pour lesquelles on ne doit point invoquer la liberté commerciale. Puis il importe que l'on ne confonde plus les magasins de modes avec les maisons publiques et les ouvrières avec les prostituées.

E. DESCLAUZAS.

LE GRAND ECART

A Hortense la Chahuteuse.

Elle est ignoble, cette fille,
Sois-tu, une nuit, de l'égoût;
Mais elle danse le quadrille
Avec un subitme dégoût.

Reine du bal, qu'elle émerveille,
On fait cercle autour d'elle, car
Elle n'eut jamais sa pareille
Pour perpétrer le grand écart.

Il faut voir comme elle tricote,
En montrant ses bas blancs déteints;
Comme elle relève sa collerette,
Cachant des dessous incertains;

Comme la foule la regarde
Avec un singulier frisson!
Comme, impudique, elle hasarde
Un coup d'œil sous son caleçon,

Cherchant, dans la toile douteuse,
Que la sueur du bal sahit,
Un secret que la chahuteuse
Réserve au poème du lit.

Et comme elle applaudit la fille,
Qui montre, dans un fauve éclair,
Au plus provocant du quadrille,
— Rien du tout — sous un jupon clair.

KARL MUNTE.

L'AMOUR DES BÊTES

A la rigueur, je comprends qu'on dise : j'aime le lapin... sauté, ou la volaille... rôtie, mais ce qui a toujours eu le don de m'énerver, c'est lorsque j'entends dire : Oh! moi, je suis fou des bêtes!

Quand on a une âme naïve, on est disposé à croire que ces gens-là les adorent réellement, mais si on réfléchit seulement une demi-seconde, on est bien vite désabusé. Ainsi, vous avez les gens qui adorent les chevaux.

S'ils ont les moyens, ils en achètent, ils les font bien astiquer, nourrir, et brosser; mais ils ont ensuite le soin de les accrocher à un meuble appelé voiture, et ils se font traîner dedans. Comme ils adorent les pauvres bêtes, ils prennent le soin de mettre sur le siège de la voiture un individu armé d'un fouet, pour qu'il tape dessus.

S'ils ne les accrochent pas à une boîte montée sur quatre roues, ils montent dessus; ils se font porter tout le temps, et, si le cheval n'est pas content, on lui donne des coups de cravache sur l'épaule et on lui enfonce des épérons dans le ventre.

Parce qu'on l'aime bien, ce pauvre cheval.

On en a besoin le soir, le jour, la nuit, le matin; quand il fait sec ou quand il pleut, quand il fait chaud ou froid, on le sort de sa maisonnette et on le fait trotter; s'il n'est pas content, ça c'est son affaire.

On l'adore tant, qu'on s'en moque pas mal. Les gens qui aiment bien les chevaux, mais qui n'ont pas le sou pour en acheter, ceux-là vont voir courir.

Ils sont enchantés de voir éreinter ces pauvres bêtes; et quand un cheval arrive premier, on crie : « Vive... chose! » Il a les flancs en sang, il sue, il souffle, il est épuisé, ça ne fait rien.

S'il s'est cassé une patte à la banquette irlandaise, ah! par exemple, c'est lui qui a eu tort.

De bons bourgeois qui ne feraient pas de

mal à une mouche, tant ils aiment les bêtes, grimpent sans remords dans un fiacre usé, s'assoient tranquillement, et recommandent au cocher d'aller bon train. On lui donnera dix sous de plus.

Pour gagner ses dix sous, le cocher roule de coups le malheureux cheval étique, vieux et malade, qui traîne le véhicule; et pendant ce temps-là, les bourgeois, bien bons, rient comme des bienheureux d'une farce qu'ils viennent de voir jouer.

Nous avons aussi les gens qui sont fous des oiseaux. Les oiseaux n'étant bien que dans les airs, leur véritable élément, les gens qui les aiment bien, commencent par les fourrer dans une cage ornée de petits bâtons, et ils les accrochent à une fenêtre.

Pour les rendre bien-heureux, on leur secoue de temps en temps sur la tête, un peu de mouton rempli de terre et de poussoirs, qui sèche et pue tranquillement au soleil; on leur met du grain dans une boîte, le l'eau dans un petit vase, et allez-y!

L'oiseau très vexé essaie de voler, il casse ses plumes partout : aux barreaux, aux petits bâtons; et, de guerre las, tout éreint, il sautille tant bien que mal d'un bâton à l'autre, tout en faisant des yeux ronds et bêtes.

A la fin, il en prend son parti, et tels les malheureux prisonniers qui murmurent un refrain appris jadis, pour oublier l'horreur de sa situation, le pauvre oiseau chante paille, roucoule ce qu'il sait.

L'idiot qui les a mis dans son panier à salade, vous dit alors avec un air joyeusement stupide : Hein! comme il est content! Certains gens, pour que ce soit plus gentil à l'œil, en mettent de différentes races dans la même cage, et leur donnent la même nourriture, les exposent à la même température.

S'ils ne s'entendent pas, tant pis, ils se batront, voilà tout. Souvent les pauvres bêtes sont dans des cours sans air, sans soleil, empestées, mais qu'importe, on les aime tant!

Les voisins secouent leur tapis au-dessus de leur eau, on oublie de les rentrer le soir, il pleut dessus, le bruit de la maison les effraye, ils dorment et on les secoue; ils ont envie de chanter, une amie leur vient dire bonjour; mais comme on sort, tant pis! on les rentre, et comme ils saissent partout avec l'écorce de leur graine, on les met sur le fourneau de la cuisine.

Et voilà les gens qui aiment les oiseaux. D'autres gens non moins tendres, leur coupent une aile pour les priver.

Absolument comme si de gros oiseaux n'aimeraient bien; et qu'ils voudraient nous attacher à eux.

D'autres encore adorent les perroquets et les attachent par la patte avec une chaînette en fer, fixée à un gros bâton.

Les vieilles demoiselles aiment volontiers les chats.

Seulement pour qu'ils ne donnent pas le désolant spectacle de... la débauche, on leur fait enlever... ce qui pouvait les engager à hâtitoler avec la minette du voisin.

Soyez donc aimés des vieilles demoiselles, pauvres petits chats.

On aime aussi les petits poissons. Alors on les fourre dans un bocal où ils remuent à peine.

On aime aussi les chiens. Alors on leur met un collier, on leur défend de crier; ils se soulagent quand on pense à les descendre, autrement on les bat comme plâtre.

On les enferme dans des chambres, on les laisse tout seuls parce qu'on ne peut les emmener partout; ou alors on prend l'omnibus, et on les fait courir derrière pendant une heure.

Si le chien ramasse un os en route, on lui allonge un coup de pied; si le vient vous caresser avec des pattes croûtées, on lui flanque un coup de parapluie.

Quand c'est une chienne et qu'elle a des petits, on les jette à l'eau parce que c'est gênant et qu'on ne sait à qui les donner.

C'est charmant.

La pauvre chienne est désolée, furieuse; mais si elle a le air de se fâcher, on lui administre une volée.

Voilà ce que font les gens qui aiment les bêtes.

LANGAGE DE FLEURS!

A Mademoiselle JEANNE DE...

Les fleurs, disiez-vous, sont l'emblème Des tendres amours. Un bouquet vaut tout un poème, Plus qu'un long discours.

La rose, en effet, dit : je t'aime. L'œillet dit : toujours! Le souci : ma peine est extrême. Le jasmin : j'accours.

Mais la fleur est trop tôt fanée, L'amour aurait sa destinée, Le temps des roses peut passer!

Se faneront les fleurs écloées, Se faneront : myrthes et roses, Sans qu'il cesse de vous aimer!

ELIACIN.

L'AFFAIRE

DU BOULEVARD ROCHECHOUART

Le vol de St-Denis est une fadaise; la perte de M. Tirard, une blague, la grande affaire, c'est l'affaire du boulevard Rochechouart. Si Constant Guéroult n'était pas mort, nous aurions un roman à sensation sur la planche. Mais Constant Guéroult est mort et Xavier de Montépin a trop de rentes pour nous débiter trois cents feuilletons soporifiques. L'affaire en question n'aura pas d'historiographies. Elle vaut cependant qu'on s'en occupe. Vous savez bien? Le cabaret du *Lapin blanc*? Oui. C'est de celui du *Chat noir* qu'il s'agit.

Il y eut, un jour, un très illustre rapin — saurez — qui conçut le gigantesque projet d'ouvrir taverne à tout venant. Desclauzas vous a conté ça, mais ce que Desclauzas ne vous a pas dit c'est... la vérité.

Nous avions déjà la *Grande Pintle*, pleine de tableaux et le *Rat mort* qui sent son fruit — sans vouloir médire du vicomte de Luçay, qui vient y sucer une aile de poulet sous le nom d'Henri Rochefort avec son copain de bague, Humbert qui s'appelle Alphonse. Nous avions, aussi, une foule de brasseries de femmes — ces brasseries où des demoiselles très comme il faut écrivent des lettres au gros Sarcoy — (voyez *XIX^e Siècle*, lettre Antonia) ça ne suffisait pas. Salis a eu l'idée baroque de faire un cabaret où viennent des artistes qui ont quelque chose dans le ventre — avec des femmes qui peuvent, parfois, en dire autant.

Jusqu'à là, rien de mal. Cependant, la rente baisse.

Ce qu'on ignore c'est le serment de Rodolphe. Il avait juré sur l'albun qui doit valoir cent mille francs, en levant les yeux aux flambeaux encoeurés par dix-septième siècle, « que jamais aucune pensée mercantile ne hanterait son cerveau et qu'il vendrait des bocks comme on fait de la peinture à l'eau, pour l'amour de l'art, du houblon et de l'aquarelle. »

Marie Krynska avait fait de ce serment une ballade macabre qui commençait ainsi : — Qu'il est beau et grand cet homme ! Et qu'il est blond — le houblon ! Qu'il est grand et beau cet homme !

Cet homme qui est blond est beau — ma sœur, entends-tu le corbeau? Que cet homme blond est beau... Ça continuait comme ça, pendant des heures : c'était divinement exquis. Marie Krynska passait à l'immortalité — dans la vitrine de Mélandri, rue St-Georges.

Un jour — un soir — une nuit, une nouvelle terrible se répandit. Impossible d'en savoir la composition chimique. Collignon, qui fouille dans les archives pour la plus grande gloire de Magnier, prit en vain trente-cinq fiacres à l'heure. Et Livet, correct et académique, interrogea inutilement tous les concierges de Montmartre, « la capitale moderne de l'esprit ». Les pipelets se turent, car ils ne savaient pas — Tiens c'est presque le dernier vers de *Sylvia* :

Mais le pêcheur se tait, car il ne croyait pas Ce Musset aura lu cette chronique — oh le plaigiaire !

Il y avait pourtant du nouveau dans l'air. La rente baissait toujours. M. Gambetta se blessait à la main, le général Campenon était proche. On était à la veille du 2 décembre. Ces dates lugubres sont douloureuses à rappeler. Les confiseurs parlaient de disette. On ne vendait que le « bonbon du Chat Noir ». Ça se gâte, disait le gâteux de Pontmartin. Moi, j'avais mis ma montre au clou. Cataclysmes. C'était dans l'air. Il y avait quelque chose. Et un nouveau journal surgissait : le *Pas-sant* avec huit pages d'annonces. On n'avait jamais vu ça.

C'est alors que je reçus chez moi, un billet ainsi conçu : Cette nuit, au *Chat Noir* : sabbat. Mystère! Mystère! Je pensai naturellement au duel Andrieux. Je m'armai de courage et j'allai au 84 du boulevard Rochechouart. La voie était déserte — une seule fille offrait sa peau au reverbère

CHARLES LEROY.

étonné — elle se disait peut-être : Puisqu'il... Je frappai trois coups du pommeeu de ma canne des grands jours, celle qui a un singe au bout — oh, j'ai choisi un signe pour faire plaisir à Littré, histoire de dire que j'ai toujours un frère sous la main. La porte de la taverne s'ouvrit et j'entraï bravement chez Salis, « hôtelier du diable ! » Le mot de passe était « Amhra ! » C'est très gaulois. Nos frères disaient : Amhra ! comme Zola dit : Nom de Dieu ! amhra est plus court.

Le président. — Messieurs, vous avez entendu ? Maurice Rollinat. — Le lucre, toujours le lucre ! à mort ! Willette. — Il s'enrichit avec notre grasse. Henry Somm. — Et moi qui ne bois que de l'eau... forte. Marie Kryszynska... — Et l'or tomba dans l'escalier ! Et le cœur creva. Et il n'eut plus d'or, et il n'eut plus de cœur ! Le jury se retira pour délibérer. Il rapporta un verdict condamnant Salis à être exposé au pilori de l'art jusqu'à épuisement de ses caves.

En dehors de la clientèle des voyageurs qui chaque jour se renouvelle, il y a la clientèle stable. Ces derniers ne sont pas moins dignes d'intérêt. Voici d'abord un trio de commerçants, un boucher M. Gouin et deux boulangers, MM. Chavanay et Jailler. Deux concurrents qui s'entendaient à merveille et font par là même exception à la règle générale. L'amour du brélan les dévore. Ils ne pourraient vivre sans leur traditionnelle partie. Lorsque l'un d'eux manque à l'appel il est sévèrement mis à l'amande. C'est un devoir sacré, le brélan. M. Jailler qui parfois arrive en retard à toujours quelque excuse de préte, on dirait d'un écolier qui veut se justifier. M. Gouin est terrible pour lui et c'est avec une étrange volubilité qu'il lui inflige la punition qu'il essaie, mais en vain d'éviter.

Très gracieuse avec ses clients, elle a toujours quelque nouvelle à leur apprendre. C'est plaisir de la voir tailler une bavette, s'interrompant de minute en minute, pour appeler quelque une de ses hébés. Ding ! ding ! ding ! La troisième serveuse de la Brasserie des Saisons s'appelle Jeanne. C'est une brune très maigre, mais qui possède de fort jolis yeux. Des yeux capables de jeter le désordre dans tous les cœurs. Elle a le geste martial et la parole brusque, ayant connu beaucoup de militaires. Maintenant elle est l'ami de plusieurs étudiants. Elle a quelques mauvais caractères, mais on lui pardonne ses petites fantaisies et sa mauvaise humeur qui dure peu, elle a des yeux si noirs, Mlle Jeanne.

LES TOILETTES DE NOS BELLES-PETITES LES TOILETTES AU CIRQUE Nos épinglées s'étaient rendues en foule au Cirque, samedi dernier. Il y avait grand déploiement de toilettes brillantes. L'incendie Francine de la Roche les a toutes réunies, pendant quelques minutes. Clémentine Grosjean avait une toilette noire assez simple, mais de très bon goût. Ernestine Bourdy, que nous avons vu visitant les écuries avec Joseph Bourdy, avait une toilette grenat, d'un goût doux. Les deux tendresses causaient avec animation. Jenny la Stéphanoise, l'ancienne amie de Bras-à-L'Air, se promenait avec Léonie de Saint-Matrico. Maria Roux portait un chapeau grenat, assez peu coquet. Nous eussions attendu mieux d'une ancienne modiste.

gracieuses sur le rink. Céline Mortier, en robe bleue, portait une fort jolie parure de brillants sur la poitrine. Caro, toujours mélancolique, était tout en noir. Sabine Biscaye était avec Marie Gratton, que nous avons aperçue vêtue d'un costume à parements rouges, qu'elle a porté presque tout l'été.

LES BRASSERIES DE LYON

La Brasserie des Saisons « Le Temps a remis son manteau de vent, de froidure et de pluie. L' hiver avec sa face rubiconde, sa perrière neigeuse et son immense barbe où pendillent des perles de givre est aux portes de la ville. Ce vieux compagnon qui depuis tant de siècles nous rend visite à des dates qui deviennent de moins en moins régulières n'attendra peut-être pas le vingt-et-un décembre pour faire irruption parmi nous.

LES TOILETTES AU CIRQUE

Nous eussions attendu mieux d'une ancienne modiste. Lucie la Folle portait un costume de peluche, à raies rouges et noires très joli ; elle paraissait ébueuse. La belle Francine de la Roche, en toilette marron, avait arboré un superbe éventail de dentelles et une superbe collection de diamants, se promenant avec Caro, vêtue de bleu. Elle a été l'héroïne d'une petite scène que nous racontons d'autre part.

O FEMME !!

SONNET A Madame Veuve B... O femme, tu fut un temps, oh candide légende, J'aimais toi tout d'une sainte ardeur ; Oh, l'esprit imprégné d'une chimère folle, Tu te creais un temple, oh mon cœur contenu.

LES PREMIERES

LES PREMIERES THEATRE DES CELESTINS La « Chanson de Fortunio » Ce petit acte d'Offenbach a été une grande attraction pour le théâtre des Célestins. Depuis bien longtemps cette charmante opérette n'avait pas été jouée à Lyon, aussi les amateurs de musique délicate s'étaient-ils réjouis de l'apparition de l'affiche, annonçant cette délicate partition, l'un des bijoux les plus finement ciselés de l'ancien répertoire du regretté maestro.

CANCANS ET POTINS

LES TOILETTES A LA PREMIERE DE LA « CHANSON DE FORTUNIO » Contrairement à nos prévisions le bataillon de Cythère n'était qu'assez maigrement représenté à la première de la Chanson de Fortunio. Nous y avons remarqué Fanny Bombance, Ninette toujours souriante, Annette Grévinette en jupe blanche avec une taille gris-vert, Marguerite et Henriette Kailou qui causaient avec animation, Joséphine la Plantureuse, Marie de la Roche, Ma Mère M'attend, Marie Roux et la brune Ida toujours mélancolique.

Francine a pendant son court séjour ici, soulevé bien des jalouses, car elle brillait réellement par son luxe et sa beauté.

Nous donnerons souvent de ses nouvelles, cela intéressera fort ses rivales.

NOS BELLES-PETITES EN COUR D'ASSISES

Il y avait foule de biches, hier, en cour d'assises. On jouait l'affaire de ce malheureux hussard, le nommé Ast, qui, se faisant passer pour baron, avait su captiver le cœur de plusieurs de nos belles catapul-

Parmi les témoins qui ont été appelés à déposer dans cette affaire, il y avait Léonie de St-Matrimon, Fonfon, Francine, etc.

Toutes ont été invitées à raconter leurs amours avec le prétendu baron. A l'une il avait donné de l'argent, à d'autres des bijoux, mais il les avait surtout enrichies de promesses.

Leurs dépositions ont été curieuses, nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Ces dames se sont présentées devant les jurés, dans une toilette des plus simples. On aurait dit les femmes les plus vertueuses du monde venant au confessionnal raconter leurs petits péchés mignons.

En tous cas, tout le succès a été pour elles, car les yeux ne se braquaient que sur les charmantes pécheresses.

Quelques-unes ont été fort dures pour le pauvre accusé au bras duquel elles étaient liées de se promener il y a quelques mois.

Il est vrai qu'alors c'était le baron d'Ast.

Nous avons trouvé rue de la République le billet suivant que nous reproduisons :

A Madame X., J'avais quelque chose de très intéressant à vous raconter, cadédis ! Oh ! ont très intéressé... Je pourrais vous dire la chose tout bas à l'oreille, madame, si j'étais sûr que personne ne m'entende, mais ici !... songez donc ! On serait capable de saisir toute notre conversation.

Non... je n'irai pas plus loin, je dépose ma plume. Il faudrait s'appeler Adolphe Belot pour décrire la petite excursion qu'Elisa Béliand, Pauline Bac, Amélie l'Italienne et Fonfon sont allées faire la semaine dernière.

Parmi les belles petites qui patinaient au Skating des Folies-Bergères nous avons remarqué mardi soir Elisa Béliand en veste de velours, Marie Garance toute en noir, Joséphine la Parisienne en compagnie de son amie Marie la Diaphane, Emma des Variétés avec une taille de velours gris, et son éternelle jupe de satin grenat que nous l'engagerons à abandonner.

Les jours de sortie, Mariette, l'une des serveuses de bocks du Siècle, va faire sa tournée dans toutes les brasseries : elle compte partout des amies.

Hier, nous l'avons aperçue aux Jacobins, cafcutrée dans un immense pardessus à la housarde. On dirait un officier de cavalerie.

Savez-vous pourquoi la brune Ida est si mélancolique depuis quelque temps et pourquoi elle maigrit de jour en jour, à un tel point qu'elle ne tardera pas à devenir aussi diaphane que Sarah Bernhardt, pourquoi la pauvre belle deviendra bientôt aussi transparente qu'une simple feuille de papier à cigarette.

Le savez-vous ? Je pourrais vous le dire, mais c'est mon secret. Cependant je crains tant votre moue, madame, que je me désaisirais de ce secret si vous ne m'en promettez de n'en rien dire à personne.

Ida regrette, paraît-il, les 408 fr. qu'elle a successivement dépensés aux Célestins pour aller voir la Mascotte.

Quoi, diriez-vous, la gracieuse musique d'Audran ne charme-t-elle pas cette tendresse ? Si, mais ce qui désespère la belle, c'est que le pastoureau de son cœur n'ait pas entendu ses soupirs et ne se soit pas laissé toucher par ses langoureuses oïllades.

Voilà pourquoi la grande Ida se dessèche, pousse-t-elle n'en pas mourir de chagrin.

Nous on apprenons de belles. Il paraît que le 20 novembre dernier Jeanne Childebert et son inséparable amie Jeanne Confort étant occupées à leur toilette et dans le plus simple appareil, reçurent la visite de madame leur propriétaire qui probablement se plaignait du tapage infernal que font ces deux belles et peut-être aussi d'un retard dans le paiement du loyer de la noble dame de Childebert.

Les explications furent assez vives, et la propriétaire frappant un formidable coup de poing sur... la table, s'écria avec un geste des plus dramatiques : « Sortez d'ici ! »

Jeanne Childebert, à qui s'adressait plus particulièrement cette injonction et qui se trouvait dans un négligé des plus négligés, lui répondit : « Vous ne voulez cependant pas que je sorte dans cet état ? »

La déche, dont les morsures sont si terribles, commencent-elles déjà à apparaître à l'horizon de ces deux charmantes biches ?

Rasse le ciel qu'il n'en soit rien. Ce que c'est que l'exemple. Depuis que les photographes Joguet ont exposé le magnifique portrait de Juliette, d'après leur nouveau système de photographie, nos belles petites se suivent dans leurs ateliers. C'est à qui posera sa photographie par le procédé Joguet.

Nous aurons donc une belle collection à admirer. Marguerite, la plus souriante des Kailou, est allée, dimanche dernier, rendre visite à ses pays.

gris vêtu, jusqu'aux bottines de la même étoffe que le costume. Constatons qu'elle est toujours séduisante. Avec cela un superbe manteau broché et un chapeau qui lui donne un air fort érauc.

La belle a accompagné son intime amie, Léonie de Saint-Matrimon, à la Cour d'assises. Nous parlons ailleurs des causes qui ont conduit cette dernière jusque dans le sanctuaire de la justice.

Il paraît que cette bonne et plantureuse Amélie David s'ennuie fort à Marseille, loin de son excellent ami Annette Grévinette. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous la voyions bientôt revenir dans notre ville.

Qui nous donnera des nouvelles d'Henriette Henri IV ? Depuis plusieurs mois, nous n'avons entendu parler de la belle enfant.

Notre collaborateur Vezeon nous a promis des renseignements pour le prochain numéro.

La Pitanchard, qui était retournée sur la Cannebière, théâtre de ses exploits galants, vient de nouveau d'abandonner Marseille pour aller à Paris. Notre correspondant nous assure qu'elle s'arrêtera à Lyon.

La blonde Titine pourrait-elle nous dire à quoi lui servent les deux logements qu'elle possède.

Appartement à Vaise, appartement rue Childebert, voudrait-elle donc avoir un pied à terre dans chaque quartier de notre ville ?

Nous espérons qu'elle ne tardera pas à s'installer à Perrache, aux Brotteaux et à la Guillotière.

Vous êtes bien fantaisiste belle Titine ; mais que diable pouvez-vous faire de ces locaux différents. On nous assure que vous vous ennuyez lorsque vous habitez pendant plus de huit jours le même logis.

Serait-ce vrai ? Céline Decury vient de monter sur le trône.

C'est Céline première qu'on vient de couronner. Le trône dont il s'agit c'est celui de la brasserie du Siècle, une brasserie dont bien des tendresses ont désiré devenir les reines.

Céline Decury est reine à la brasserie du Siècle. Combien de temps ce règne durera-t-il ?

La sémillante Valentine de la brasserie Mély, que les perspectives d'une submergence n'effraient nullement, fréquente très assiduellement l'Assommoir.

Nous l'avons vue dernièrement faire son entrée dans le café souterrain du théâtre Bellecour. Elle paraissait d'une gaieté folle, et cette gaieté devait avoir pris des proportions formidables lorsqu'elle songea à regarder ses pénales.

Quand donc Valentine deviendra-t-elle un peu plus sérieuse ? Léontine a bon cœur. Il en est qui ne se souviennent pas. Elle n'est pas de celles-là.

La semaine dernière elle se rendait en coupé à la Guillotière. Elle rendait visite à son ancienne amie Hélène Durand. La parque a coupé le fit d'or de l'existence de cette folle, mais Léontine n'oublie pas que cette folle était sa meilleure camarade ; ses bouquets d'immortelles en sont la preuve.

Léontine a le culte des souvenirs. Nous la félicitons. La plantureuse hêbe qui répond au nom très lyrique de Zélie vient de faire dernièrement son entrée à la brasserie Maville à la Croix-Rousse.

A son arrivée elle a généreusement offert le punch de l'amitié à quatre de ses compagnes. Nous l'engagerons à éteindre un peu le feu de ses yeux scintillants, car ils allument beaucoup d'incendies dans les cœurs.

Ernestine Bourdy se fait paraître le meubler sur le quai de la Charité un superbe appartement par son protecteur qui fut autrefois celui de Clémentine Grosjean.

Rien ne manquera à la belle. Les meubles les plus somptueux ont été achetés et son houndir sera nous assure-t-on une petite merveille.

Il y aura grande fête lors de la pendaison de la crémaillère. Jeanne Confort a fait jeudi dernier une courte apparition au Skating des Folies-Bergères ; mais elle en est ressortie aussitôt trouvant que la société n'était pas assez choisie.

Cette belle petite ne se rappelle sans doute pas ses modestes origines ni le temps où chassée de sabots elle courait sur les bords d'un fougereux torrent des Alpes ?

Se trouvant l'autre soir à la brasserie des Jacobins, le petit vicomte Gontran des Cascaettes buvait un bock en compagnie de Jenny Merlucho.

Le moment du départ venu, il décroche son pardessus et l'endosse sans songer à se coiffer.

Il était déjà sur le trottoir lorsque sa compagne lui tapant sur l'épaule lui dit : « Dieu que tu es étourdi Gontran, tu as oublié ton chapeau. »

Mais l'autre sans s'émouvoir plongea sa main dans sa poche et en retira la coiffure demandée. Jenny partit d'un grand éclat de rire ; où diable achetés-tu des chapeaux aussi souples s'écria-t-elle.

— A la chapellerie des Négociants chez M. Poyard répondit le jeune des Cascaettes, on en trouve qui sont d'une étonnante élasticité ; je fais de celui-ci ce que je veux, il conserve son élégance en dépit des mauvais traitements que je lui fais subir.

Nous avons remarqué jeudi soir à la Scala Marie d'Amboise toujours revêtue de son manteau sombre et Jeanne d'Amboise son homonyme. Marie Boucher que les chansons de Ledoux semblaient amuser fort y était également ; elle était vêtue d'un assez joli manteau jaune.

Qui donc peut l'attirer vers la côte méditerranéenne ? Le ciel bleu, les palmiers, ou le soleil de Provence ?

Peut-être aussi quelque'un de ses adorateurs doit-il l'accompagner durant la saison dans quelque petite villa de Nizza-la-Bella.

Quoi ! serait-il vrai que Jenny Merlucho et son amie Léonie de St-Matrimon veillent rentrer en brasserie ? Quel pourrait bien être le motif de cette soudaine détermination ?

Est-ce que, par hasard, les deux belles petites auraient la nostalgie du tablier blanc ? Sans doute elles regrettent le temps où, parées de la sacoché de maroquin, elles servaient des bocks sous l'œil vigilant de maître Martineau !

Cependant cette nouvelle ne laisse pas de m'étonner. Mon ami Karl Munte, qui toujours a quelque application à faire, me soufille un quatrain en souriant.

La déche a des rigueurs à nulle autre pareilles On a beau la prier, La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles Et nous laisse crier.

Qu'en dis-tu, sieur Malherbes ? Il a peut-être raison d'avoir travestir ton vers, mon collègue Karl Munte !

Dimanche soir, la vieille Théo assistait à la représentation de « La Tour de Nesle ». Elle portait son inséparable binocle.

Nous l'avons entendue causer avec une de ses amies, elle lui disait qu'elle aurait bien voulu vivre au temps de Marguerite de Bourgogne, et faire quelques excursions à la Tour.

Il est certain que les salons Matossi dont elle est l'habituée ne rappellent en rien le temps où régnait le roi Louis.

On annonce le retour de Charlotte la vadrouille. La belle hêbe a fait un long séjour dans la capitale. Maître Martineau commençait à être inquiet, lorsque hier elle est débarquée par le train direct de 10 heures.

Ce matin, elle reprend le tablier et la sacoché. Eugénie la vosgienne des Jacobins, est un véritable sphinx. Elle trouve toutes les solutions de nos charades, mots carrés, etc. Aucune énigme n'est indéchiffrable pour l'amiable hêbe de maître Martineau. Aussi croyons nous devoir ne plus l'appeler qu'Eugénie le sphinx des Vosges.

Messieurs les auteurs de jeux d'esprit, vous pouvez la mettre à l'épreuve, elle vous rendra des points. Nous avons reçu ces jours-ci la lettre suivante que nous nous empressons de publier.

« Monsieur d'Asco, Je vois avec plaisir que vous ne m'avez pas oubliée puisque vous annoncez mon retour de Marseille. Il est vrai que l'on vous a mal renseigné sur mon compte au sujet de mon voyage dans la cité Phocéenne. Vous avez trop d'esprit (un compliment, alors) pour ne pas me croire.

« Je suis un peu comme les Anglais : je prends le spleen quand je quitte mes appartements. Je me suis ennuyée loin de la bonne ville de Lyon ; j'avais la nostalgie du brouillard.

« Préférant vivre simplement auprès de nos amis que magnifiquement au milieu des indifférents, je suis revenue : c'est pourquoi je vous prie d'accepter, etc... »

« ALBERTINE. » Et la perruque rouge ? Vous n'en parlez pas, madame !

Brillantesoirée lundi soir ou assistait Clémentine Grosjean, soirée gaisier toutpuisque la société était en majeure partie composée de parisiens. Parmi les invités, on remarquait, paraît-il, une fort jolie femme dont nous n'avons pu découvrir le nom, mais qui s'est fait remarquer par sa grâce et sa conversation spirituelle.

La soirée a été des plus animées ; le champagne coulait à flots, et Dieu sait si elles savent mettre de la gaieté dans les têtes les bouteilles encapuchonnées d'argent, que nous envoie la bonne ville d'Epernay.

Les tendresses n'étaient pas fort nombreuses lundi soir au Casino. Nous avons cependant aperçu Marguerite Kailou qui paraissait être d'une gaieté extraordinaire.

Jeanne la Mâconnaise était comme toujours en compagnie de son inséparable amie Juliette. Eldie Vallois qui semblait toute rêveuse s'intéressait peu aux chansonnettes de Dufresny, de Corinne et de Chemin, elle s'élevait avec nonchalance, tandis que Sabine tourmentait sa lognette comme surexcitée par je ne sais quelles pensées amères.

D'un autre côté nous avons remarqué Léonie de Saint-Matrimon en compagnie de Jenny Merlucho toujours joyeuse. Adèle Brun et la Pompière qui paraissent calmes nous nous plaignons à la constater.

Jeanne Confort accompagnait comme de coutume celle que nous pourrions appeler son ombre si elle n'était connue sous le nom de Jeanne Childebert.

Il y a eu la semaine dernière, une noce sardanaïques dans les appartements de Marguerite Kailou, rue Centrale.

L'élément masculin seul était admis par la souriante et on nous assure qu'il était largement représenté.

On a servi les mets les plus exquis et les vins les plus délicats. Le Champagne a coulé à pleins bords et on a porté force toasts à l'hôteesse.

En quel honneur ce festin, charmant Marguerite ? Quelle drôle d'hêbe que la grasse — ne lisez pas grâce — Marie du Nouveau-Monde !

On ne peut entrer dans la brasserie sans soulever les colères de cette gigantesque demoiselle qui ferait mieux dans un théâtre forain que dans un établissement qui se respecte.

Elle maugrée continuellement contre ses clients qui viennent la déranger en ses projets amoureux. Du reste au Nouveau-Monde ce n'est pas la note gaie qui domine du côté des serveuses de bocks. Claudia qui est un peu trop mélancolique a toujours l'air de pleurer ses rêves envolés.

Il n'y a que Paméla qui a ses moments de gaieté, mais il ne faut pas la plaisanter au sujet de son grain de beauté !

Nous n'hésitons pas à déclarer qu'il est authentique cela calmera peut-être les fureurs de la grosse Marie.

Toutes nos belles petites préparent pour la première de la Troupe italienne au théâtre Bellecour les toilettes les plus brillantes. — On nous promet une série de costumes d'une richesse étonnante.

Toutes les couturières sont sur les dents. Les faiseurs en renom notamment Mme Collin et Mlle Gachot reçoivent commandes sur commandes. C'est à qui pourra se composer la toilette la plus élégante et la plus originale.

La baronne de Saint-Ouin, Mme Oudry, Annette Grévinette, Amélie l'Italienne, Blanche Tête de Singe, la vicomtesse Marthe de la Roche, Francine de la Roche, Clémentine Grosjean et Annette Bassin nous réservent une foule de surprises.

Qui donc va remporter la palme dans ce grand concours de « suprême chic. »

Un simple question ? Pylade se serait-il laissé prendre aux charmes de Fonfon, seulement afin de se trouver encore plus souvent avec Oreste qui est l'amant d'Amélie l'Italienne ou bien est-ce réellement une nouvelle conquête à l'actif de la belle Fonfon ?

Dans ce cas, nous la félicitons d'avoir, comme son inséparable amie, pris ses titres de noblesse et séduit celui qui, assurément, était resté jusqu'à présent insensible aux avances de plusieurs belles-petites les mieux cotées et qu'on pourrait nommer, mais nous conseillons à Fonfon de donner un peu de goût au chevalier sans quoi l'on serait fondé à changer en certitude notre première supposition.

Mais pourquoi la bataille au cirque samedi entre Fonfon la maîtresse du chevalier et Francine Delaroché, rivale d'Amélie et de Joséphine la Plantureuse, auprès du comte ? Si ce dernier eut été là, la scène aurait-elle été la même ou bien les quatre femmes arriveront-elles, comme elles semblent le vouloir, à désunir les deux inséparables amis ?

Si je proposais d'offrir une médaille d'honneur au Maître Coq du café Berthou, je suis persuadé que la plantureuse Marguerite Gontier applaudirait à mon idée.

Chaque soir, vers minuit et demi, nous apercevons cette tendresse à l'une des tables du café en question. En compagnie d'un flacon des meilleurs crûs et parfois de quelques-uns de ses adorateurs, elle savoure un délicieux souper.

Ses traits sont alors empreints d'une beauté extrême. Elle doit faire partie du Club des Gourmets, cette demoiselle, et ce doit être l'une des plus ferventes admiratrices de Brillat-Savarin !

Comment se fait-il donc que la Pompière soit en froid depuis quelque temps avec son amie la petite Catherine qu'elle honorerait du nom très amical de Catherine ? Ces deux belles habitent dans la même maison.

Nous avons ouï parler d'une indiscretion nocturne dont se seraient rendus coupables quelques amis de la Pompière ; mais est-ce bien là qu'il faut chercher le motif de la brouille ?

Blanche Tête-de-Singe n'a paraît-il qu'à bien se tenir. Un duel est imminent entre cette tendresse et la blonde Marie la Boulotte. Blanche ayant ravi à la petite hêbe son ancien protecteur, celle-ci ne peut supporter qu'elle vienne chaque soir chercher ledit gentleman en compagnie de son amie Annette Grévinette.

« Espérons que cette intrigue se terminera sans effusion de sang. Joséphine Bernard qui ne perd jamais l'occasion de faire valoir les qualités de son torse sculptural traversa samedi le cours Morand en se redressant le plus fièrement du monde.

Elle était en tenue de service, sacoché et tablier blanc, sans omettre le traditionnel bouquet de fleurs naturelles dont elle n'oublie jamais d'orner son corsage.

L'incendie de cave qu'il y avait à côté de la brasserie semblait l'amuser beaucoup car elle riait comme une folle. Peut-être ignorait-elle la cause de son hilarité ?

Elisa Béliand a, paraît-il, reçu à l'occasion de sa fête une superbe broche en diamants représentant une branche de palmier.

La belle est ravie de ce cadeau, aussi ne se sépare-t-elle plus de la broche en question.

On assure que la rédaction de la « Bavarde » n'a rien envoyé à la belle petite.

Encore une amazone de plus, sortie des rangs du bataillon de Cythère. Il s'agit de Marie Bouvier. C'est lundi dernier que cette tendresse est sortie à cheval pour la première fois ; nous l'avons rencontrée rue de la République, en compagnie de son amie Marie Clavel. Espérons qu'elle fera de rapides progrès dans l'art très gracieux qu'elle étudie et qu'elle ne tardera pas à devenir aussi bonne écuyère que Berthe l'Amazone.

Margot Tupin et Maria la Veuve sont parties mercredi pour Nice, en compagnie de dame Esther qui ne les quitte plus d'une semelle depuis qu'elles ont contracté quelques dettes envers elle.

Elles pourraient profiter de leur séjour sur le littoral pour s'embarquer sur quelque vaisseau en partance pour l'Afrique.

Il y avait nombreuse compagnie, dimanche dernier, à la brasserie du Siècle. Nous y avons remarqué Léontine, Caro, Jenny Merlucho et la petite Catherine de la Grotte. Toutes ces tendresses paraissent fort joyeuses. Elles conversaient fort gaiement en absorbant quelques apéritifs.

Peut-être étaient-elles venues pour rendre visite à la nouvelle caissière.

Joséphine Bernard, qui dinait lundi soir à la brasserie du Rhône et paraissait fort gaie, faisait un tapage infernal. Elle était furieuse, paraît-il, parce qu'on avait refusé de lui servir de la bécasse. Elle aime beaucoup ce gibier.

Pourquoi donc contrariait-on la demoiselle dans ses goûts ? Peut-être n'avait-elle pas été sage !

Il paraît que Titine la Blonde et Amélie l'Américaine sont au mieux depuis quelque temps.

Nous les rencontrons très souvent à des heures fort avancées de la nuit, se promenant en véritables camarades. D'où leur vient cette soudaine amitié ?

On nous assure que Sabine Biscaye est en froid avec son amie la petite Marie des Jacobins.

Ces deux belles petites auraient-elles eu quelque dispute ? Depuis quelque temps, la blonde Sabine ne quitte plus la brasserie de maître Martineau. Elle aime, paraît-il, un jeune fils de Bellone à la folie ; aussi porte-t-elle constamment un énorme bouquet de fleurs naturelles sur le côté gauche de son corsage.

C'est, dit-on, de ce côté-là que va se loger Cupidon lorsqu'une de ses flèches dorées a touché le cœur d'une femme.

A quelles extrémités peut porter l'amour propre froissé ! La jalousie est un bien vilain défaut.

Nous avons eu le malheur de dire dans notre dernier numéro que Claudia et Marie, les deux collègues de Paméla au Nouveau-Monde sont jalouses du grain de beauté plus ou moins authentique de leur compagne. Eh bien, il paraît que nous avions touché juste car Marie a juré de « donner des claques » au trop hasardeux reporter qui a ainsi dévoilé ses sentiments en vieux.

Pour un grain de beauté, rageuse Marie, c'est faire beaucoup de bruit ! Nous ne sommes pas cause si vous n'en avez pas plusieurs milliers par tout le corps !

Jeanne Culotte devrait plutôt s'appeler Jeanne Roubarde. En effet, nous recevons chaque matin des quantités de lettres plus drôlatiques les unes que les autres sur le compte de cette serveuse de bocks qui fait les délices des clients de la Taverne Anglaise. Plus de vingt lettres la concernant nous parviennent chaque jour et nous devrions si nous voulons les publier toutes, faire une édition spéciale pour cette demoiselle.

Il y a quelques jours Jeanne qui a une folle passion pour tous les produits de la maison Pernod venait de servir une absinthe à Mariette la parisienne actuellement hêbe à la brasserie du Siècle. Elle n'avait eu garde de s'oublier. En servant sa collègue, elle eut soin de s'octroyer généreusement une assez forte dose de la verte liqueur, mais il paraît que dans sa précipitation à évié les regards du patron, elle la main un peu trop lourde, si bien que les degrés du flacon avaisaient quatre absinthés au lieu de deux.

Jeanne qui ne voulait pas faire un aussi grand sacrifice, réfléchit pendant quelques secondes, et finit par élaborer un sourire qu'on eut pu traduire par ce fameux mot d'Archimède : Eureka.

Jeanne trouva un truc. Puisque nous avons eu le truc d'Arthur, pourquoi n'aurions nous pas aussi le truc de Jeanne ? Elle s'imagina dans sa candeur naïve qu'il suffirait de remplacer la liqueur absinthe par de l'eau, aussi se précipita-t-elle immédiatement sur un carafe.

Jeanne avait oublié que l'absinthe et l'eau sont deux liquides qui ne sympathisent pas pour la seule raison peut-être qu'ils sont de densité différente. Les liquides sont peut-être jaloux eux aussi !

Dès le début de l'opération, l'absinthe changea de couleur. Cela faisait un mélange qu'il était impossible de présenter décentement au public.

Vous voyez d'ici la tête de Jeanne qui au lieu de quatre absinthés allait être obligée d'en endosser une vingtaine.

Elle ne pouvait dire à maître Bravard que Mariette avait ingurgité les vingt apéritifs, et elle osait encore moins présenter le flacon qui aurait indiqué le petit truc peu ingénieux auquel elle venait de se livrer.

Jeanne n'hésita pas. Chacun sait que Mlle Culotte possède un toupet colossal. Elle se présenta donc résolument à la caisse en disant que la cliente qui sortait devait être la coupable. — Pauvre Mariette si vous aviez vu cela !

M. Bravard qui n'est pas plus crédule que le capitaine Richard du 232e ne tomba pas dans ce panneau, et invita Jeanne à payer le contenu du flacon ce qu'elle fit sans rien objecter.

Et ce n'est là qu'une des mille et une histoires que nous avons à raconter sur la plantureuse ému de Jenny Bidet !

On pourrait construire un volume avec tous ces matériaux. Clients de la Taverne Anglaise ébaudissez-vous !

La petite Marie la Diaphane de la Brasserie du Rhône s'étend avec un peu trop d'abandon aux côtés de ses clients lorsqu'elle vient faire la causette en leur compagnie. Cette petite hêbe, devrait être un peu moins familière avec ses amis.

Joséphine Bernard ferait bien de construire ses conversations sur un thème plus choisi. Dimanche dernier elle nous a scandaisés par une histoire plus que croustillante qu'elle racontait à haute voix.

Joséphine Bernard qui pose pour la femme du monde devrait bien garder ses anecdotes pour elle !

Presque tous les soirs vers huit heures, nous rencontrons sur le cours Morand, Hermine Jilou, en compagnie d'un gentleman avec qui elle cause avec animation.

C'est sans doute l'heure à laquelle elle fait ses promenades digestives.

Grâce aux vigilantes recherches de notre 92e reporter Adèle, de la Monnaie, est enfin retrouvée. C'est dans un grand établissement de la cité mâconnaise que la belle a transporté ses charmes. Elle est, nous assure-t-on la great attraction de l'endroit.

Anna la Suisseuse est rentrée de voyage depuis quelques jours. Après un assez long séjour dans la patrie de Guillaume Tell la belle est revenue prendre possession de ses appartements des Brotteaux.

On assure qu'elle a renvoyé sa camériste. Nous l'avons rencontrée dernièrement sur le cours Morand. Elle paraissait assez fatiguée. Elle a bien pâli depuis son départ.

La grosse Fanny-Officier qui a quitté dernièrement la caisse de la brasserie du Siècle pour faire place à Céline Decury, paraît soucieuse depuis qu'elle a abdiqué.

Une personne digne de foi nous assure que depuis son départ, elle ne consomme plus guère qu'environ vingt chartreuses tous les jours.

Il y a un progrès. Nous plaignons à le constater. Marie la Boulotte qui avait soudainement quitté le tablier pour partir à Grenoble vient de reprendre sa sacoché à la Grotte sans s'être absentée un seul jour ?

Aurait-elle renoncé subitement au voyage qu'elle voulait faire ou bien quelque noir usage serait-il venu obscurcir la lune de miel que la blonde enfant se promettait de grignoter à belles dents.

Elle paraît mélancolique depuis sa rentrée, aussi pensons nous que le petit dieu Cupidon a contrarié ses projets. Qu'elle se console, elle sait bien que le bonheur n'est qu'un mythe !

Un des créanciers de la grosse Marie laquelle par trois fois été, mais sans succès, au domicile de la belle nous fait remarquer que cette plantureuse hêbe du Siècle devrait bien donner sa nouvelle adresse au concierge de son ancien logement, car c'est paraît-il chaque jour une procession continuelle de personnes qui désirent lui parler.

Nous espérons qu'elle n'hésitera pas à le faire. Une lutte qui sans l'intervention des assistants aurait pu être plus sanglante qu'elle ne l'a été a eu lieu jeudi dernier aux Jacobins, entre Lisette une des amies de la petite Marie et l'un de ses adorateurs.

La jalousie avait sans doute machiné ce petit drame que personne ne déploreait si l'n'avait coté à la belle, l'une de ses plus brillantes quonettes.

Cela va bien la gêner pour croquer les cœurs ! Léontine est paraît-il très fatiguée depuis plusieurs jours aussi toutes ses petites amies vont elles lui rendre visite et la tiennent-elles au courant des choses du jour.

On assure cependant qu'un mieux très sensible s'est fait sentir. Les camarades souhaitent que son rétablissement soit des plus prompts.

Vendredi soir au cirque nous avons aperçu Lucie de la rue Centrale en compagnie de son amie Jeanne Sauterelle que quelques-uns gratifient du très métrédyx prénom de Danielle.

Ces deux belles-petites n'ayant pu trouver ce qu'elles cherchaient s'en sont allées chez Berthou, où elles se sont mises en devoir de souper. Elles ont fait un repas des plus copieux.

Jeanne Sauterelle que ses précédentes libations avait mise en gaieté faisait un tapage infernal dès le premier service.

Lucie devrait bien choisir un peu mieux ses compagnes. Jeanne Sauterelle qui descend... de la Croix-Rousse n'est jamais plus joyeuse que lorsqu'elle peut aller se promener

